

MATHIEU LABONNE

SERVIR LE MONDE

LA VOIE DE L'ÉCOLOGIE SPIRITUELLE

Le temps *
des imaginaires 


Tana
éditions

Sommaire

Introduction.....	9
Chapitre 1 – Revenir au réel	19
Chapitre 2 – La source de nos illusions.....	44
Chapitre 3 – Trouver la joie et la paix dans l’action....	72
Chapitre 4 – La nécessité de l’engagement personnel...	103
Chapitre 5 – Vers un monde en archipel.....	124
Chapitre 6 – La voie des oasis.....	160
Notes de fin.....	183

Introduction

Pendant l'été 2006, j'effectuai un long voyage en Inde. Depuis quelques années, la lecture de sages indiens m'avait fait découvrir la richesse de cette tradition spirituelle multi-millénaire, encore mal connue en France. Un premier séjour en 2004 m'avait lié à ce pays qui ne laisse que rarement indifférent. Sur place, j'avais entendu parler d'une femme exceptionnelle, mais je n'étais pas allé la rencontrer. Dans toutes les langues du Sud de l'Inde, le mot *Amma* signifie « mère », et c'est ainsi que tout le monde appelle cette femme¹ depuis des décennies. Née en 1953 dans une famille pauvre de pêcheurs au sud-ouest du pays, elle a touché et inspiré des dizaines de millions de personnes par son amour inconditionnel et son dévouement total à soulager les souffrances de l'humanité. Amma passe la majeure partie de son temps dans son ashram du Kerala. J'avais déjà visité plusieurs centres spirituels, mais leurs maîtres y avaient tous *quitté leur corps*, comme l'on dit en Inde. Amma, elle, était bien vivante, et je pouvais faire sa connaissance autrement qu'au moyen de livres ou d'histoires.

Avant mon second séjour, je savais qu'à mon retour je commencerais à travailler dans un laboratoire du CNRS pour y effectuer des recherches sur le climat. Cela faisait quelques années que je me passionnais pour la question écologique qui, à l'époque, était encore assez confidentielle dans la société. J'avais suffisamment étudié la question pour être convaincu que ce n'était pas un défi comme les autres et que les risques liés au changement climatique nous imposaient de revoir en profondeur notre mode de vie et, bien plus largement, notre rapport au monde. L'urgence à agir dictée par le changement climatique et ses conséquences sur le vivant était omniprésente dans mes pensées et dans ma lecture du monde. J'y voyais déjà le grand défi du XXI^e siècle. Cette question était devenue la boussole de mes choix de vie et de mon engagement.

C'est dans cet état d'esprit que je rencontrai Amma en juillet 2006. Je passai quelques jours dans son ashram et notre rencontre me bouleversa. Elle a changé ma vie et a distillé en moi au fil des années tout ce dont j'avais besoin pour grandir et aller au fond de moi-même. Son ashram accueille quasiment en permanence plusieurs milliers de personnes, principalement des Indiens, mais également des ressortissants de tous les continents. Pendant ces premiers jours, toujours obsédé par la question climatique, je pensais souvent à tous les billets d'avion que nous avions dû acheter pour venir la voir. Je voulais parler à Amma du changement climatique et savoir ce qu'elle en dirait. Deux jours seulement après mon arrivée dans son ashram, je me jetai à l'eau. Elle donnait son étreinte bien connue, qu'on appelle *Darshan*. Ce mot sanscrit est notamment employé lorsque l'on peut déceler la présence du divin en la personne d'un grand sage. Chez Amma, le *Darshan* s'exprime d'une façon singulière et

symbolique sous la forme d'une étreinte maternelle. Lorsque je passai dans ses bras ce jour-là, je pus lui transmettre la question que j'avais écrite sur un morceau de papier. Elle le prit et me dit avec un beau sourire qu'elle me répondrait plus tard. Le lendemain, l'un de ses proches disciples vint m'apporter sa réponse. Il me partagea qu'Amma m'encourageait à étudier ce sujet, qu'elle était heureuse que je m'intéresse et m'invitait en particulier à transmettre ce que je savais aux jeunes, notamment ceux qui désiraient participer à la construction d'un monde plus écologique.

Quand Amma est présente dans son ashram, la vie des lieux est rythmée par un ensemble de moments passés avec elle. Plusieurs fois par semaine, par exemple, elle répond à des questions lors d'une séance publique à laquelle assistent des milliers de disciples et de curieux. Le lendemain après avoir reçu sa réponse, il se tenait l'une de ces séances de questions-réponses. Un homme interrogea Amma sur l'écologie avec une certaine ferveur. Elle lui répondit alors avec fermeté et prononça notamment cette phrase : « *La plus grande pollution est la pollution du mental.* »

Son intervention résonna en moi, mais elle me révolta aussi. La pollution générée par les avions et les voitures ou celle que produit la consommation de viande sont bien réelles. Ce ne sont pas des conceptions mentales. J'étais attentif à ses propos et je sentais qu'ils percutaient la nécessité profonde, vitale, que le monde change sans plus attendre. J'aurais souhaité, à ce moment-là, qu'elle proclame devant l'assistance que l'engagement écologique de tout un chacun était une urgence absolue et qu'elle nous somme de réduire nos déplacements en avion. Je ressentis alors mon ambivalence. D'un côté, je souhaitais développer une attitude de confiance et d'écoute pour mieux approfondir ma quête

intérieure et découvrir les conditions d'une plus grande paix intime, et de l'autre, j'éprouvais une certaine colère et le sentiment d'urgence du militant. Comment ces deux aspects de moi-même pouvaient-ils coexister ? Depuis l'enfance, j'ai toujours été croyant. Je ne sais pas dire l'origine de cette foi, mais elle s'appuie sur une intuition forte et l'évidence que la vie est l'occasion d'une recherche de quelque chose qui nous dépasse. En ce sens, je me sens un *chercheur spirituel* et j'ai une soif énorme de me plonger dans une lecture anagogique du monde. Par ailleurs, je me suis engagé de plus en plus pour servir une société plus écologique, pour participer, à ma mesure, à la guérison des maux du monde, pour soulager la nature et les frères et sœurs humains qui n'ont pas la même chance que moi.

Comment pouvais-je alors me sentir révolté par la parole d'une si grande sainte ? Comment mes convictions spirituelles pouvaient-elles contester mon engagement écologique ? N'avais-je pas encore bien compris ce qu'était la spiritualité ? Ou avais-je une lecture encore rudimentaire de ce qu'était véritablement l'écologie, autrement dit l'ensemble des conditions d'une harmonie profonde entre l'humanité et le reste du vivant ?

Depuis de nombreuses années, j'étais pourtant déjà en quête d'une lecture large et plus complète du monde, me méfiant toujours des pensées simplistes. Je m'étais intéressé à diverses philosophies et au symbolisme. J'avais lu ou étais allé à la rencontre de plusieurs traditions spirituelles, du christianisme orthodoxe au bouddhisme tibétain, du soufisme à certaines pensées chamanistes. Depuis un peu plus de deux ans, j'avais finalement trouvé en Inde celle qui correspondait le plus à mon cheminement personnel. J'appréciais en particulier l'absence de dogmatisme de cette tradition et

l'importance de l'expérience intérieure individuelle. J'étais sensible au fait qu'elle pouvait inclure pareillement une vision monothéiste, polythéiste ou non-théiste du monde. Mais cette démarche spirituelle était encore essentiellement théorique et désincarnée. Amma affirme très justement que limiter sa démarche spirituelle à lire des livres revient à croire qu'en léchant le mot *miel* sur du papier, nous découvrirons son véritable goût sucré. Or, je voulais passer à une nouvelle étape de mon cheminement.

Ma confiance envers Amma et son enseignement s'est échafaudée dès les premiers mois à son contact et n'a cessé de se renforcer au long des années. Peu à peu, en effet, j'ai pu mesurer sa force, son exemplarité et la sincérité de son amour. En dépit de ma réaction initiale à sa déclaration, je savais, dès ces premiers jours auprès d'elle, qu'elle avait raison en affirmant que la pollution du mental était la source de nos soucis écologiques. À l'époque, je n'avais pas encore suffisamment étudié les causes de cette crise, et il me manquait sans doute des éléments pour comprendre. Ma rencontre avec Amma fut un accélérateur de ma quête intérieure, mais aussi le point de départ d'un dialogue plus réfléchi entre spiritualité et engagement écologique.

Dans notre société, on parle d'un chercheur ou d'une chercheuse pour désigner une personne dont le métier est la recherche scientifique. Dans les milieux spirituels, on parle de la même manière d'un *chercheur spirituel* pour désigner une personne qui explore son monde intérieur afin d'apporter des réponses aux questions intimes et essentielles de l'existence. De façon similaire, l'état actuel du monde nous invite à devenir des *chercheurs écologiques*, c'est-à-dire à examiner nos façons d'être au monde et de faire société pour mieux comprendre comment vivre plus en harmonie

et en équilibre sur notre planète. Chacun et chacune d'entre nous doit chercher avec honnêteté et discernement comment vivre de manière objectivement juste. Dès lors, je ne suis pas complètement à l'aise avec l'idée de me battre pour le triomphe de mes idées face à celles d'autres personnes certainement aussi convaincues que moi, et le terme de *militant* ne me convient pas tout à fait. Je ressens que cette question écologique nous invite à autre chose qu'à une lutte et je crois qu'une réponse satisfaisante sur le long terme ne doit engendrer ni vainqueurs ni perdants. Je ne m'en sens pas moins très concentré et mobilisé pour contribuer à rendre notre société plus heureuse et plus respectueuse ; cela m'insuffle beaucoup d'énergie au quotidien et oriente mes choix de vie. Le pape François disait, dans le paragraphe 14 de sa lettre encyclique *Laudato Si'*, que « *nous avons besoin d'une conversion qui nous unisse tous, parce que le défi environnemental que nous vivons, et ses racines humaines, nous concernent et nous touchent tous* ». Cette union de toutes et tous est un sujet important que nous négligeons dans nos batailles idéologiques. Il me paraît déterminant qu'une véritable écologie transcende nos indispensables différences. Je cherche comment cette alliance fondamentale pourrait dépasser les clivages pour l'instant omniprésents dans notre société, qu'ils soient liés à nos orientations politiques et philosophiques ou à la conception de notre humanité. Un monde ne peut être écologique que lorsqu'il sait embrasser la diversité humaine et nous réunir. J'ai souvent la crainte de voir l'écologisme devenir une nouvelle idéologie dans l'esprit de certains militants, notamment les plus jeunes. Toutes les idéologies du xx^e siècle nous ont montré leur forte propension à créer des fractures et à nous enfermer dans la

division et l'opposition. Comment construire une écologie véritable qui nous rassemble et soit universelle ?

Depuis plus d'un siècle, nous constatons à quel point de nombreux et divers courants de pensée – politiques, spirituels ou philosophiques – se saisissent de cette question et proposent chacun leur lecture des enjeux et des causes de ce qui nous attend. Il y a déjà eu tant de réflexions sur le sujet ! J'ai été animé par l'expérience éminemment concrète et poétique d'Henry David Thoreau dans *Walden ou la Vie dans les bois*², le combat d'une Vandana Shiva en faveur des semences paysannes, la qualité d'observation d'un Bill Mollison et d'un David Holmgren qui se sont inspirés du vivant pour imaginer la permaculture. J'ai été nourri par diverses théories économiques, politiques et sociales, comme l'écologie profonde du philosophe Arne Næss, le convivialisme du penseur Ivan Illich, le rapport aux communs de l'économiste et politologue Elinor Ostrom, le principe de responsabilité du philosophe de l'éthique technologique Hans Jonas, ou le municipalisme libertaire de Murray Bookchin, concepteur de l'écologie sociale. Je ne peux imaginer de réponses satisfaisantes qu'en considérant toutes ces théories comme les pièces d'un immense puzzle à réaliser. Par conséquent, pour moi, aujourd'hui, la priorité n'est plus de trouver de nouvelles théories mais de comprendre comment réussir l'assemblage du puzzle. Quelle posture adopter pour associer ces pièces et faire apparaître ainsi le monde de demain ? Je suis convaincu que l'essentiel loge dans cette articulation et dans la prise d'une certaine hauteur. Nous pourrions alors mieux appréhender notre place au sein de l'humanité, du vivant et plus largement sur Terre, tant comme société humaine que comme individus. C'est en cela que nous devons procéder à une lecture proprement

spirituelle des crises actuelles. Dans le préambule de son acte constitutif du 16 novembre 1945, l'Unesco proclame que « *les guerres prenant naissance dans l'esprit des Hommes, c'est dans l'esprit des Hommes que doivent être élevées les défenses de la paix* ». L'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture en a même fait sa devise. De la même manière, la crise écologique prend naissance dans l'esprit des hommes et des femmes, et c'est donc là que nous devons fertiliser les germes de l'harmonie. L'écologie renvoie à des questions que travaillent déjà les grandes spiritualités du monde depuis des siècles. Le sentiment d'être séparé du reste de l'humanité et de la nature est à la racine de nos outrances, de nos insatisfactions et attachements, et la spiritualité nous propose un chemin d'unité et de liberté intérieure.

Je ne prétends pas développer une nouvelle pensée de l'écologie. Cet ouvrage est construit comme un archipel de quelques *îles*, ces idées qui m'accompagnent et que je cherche à relier dans mes actions quotidiennes et dans ce texte aussi. J'essaie de me confronter simultanément à l'exigence intérieure requise par un chemin spirituel authentique, notamment en termes d'introspection, de remise en question et de vigilance, ainsi qu'à la construction tangible de modes de vie plus collectifs et plus écologiques. Les réflexions réunies dans ce livre sont nées principalement du dialogue entre mon parcours intérieur, guidé par l'enseignement spirituel d'Amma, et un travail sur la question écologique, par la création et l'accompagnement d'écologieux que l'on appelle *oasis*. Ces lieux écologiques et solidaires fleurissent un peu partout en France et constituent d'incontestables laboratoires à ciel ouvert de cette écologie humaine que je poursuis. Après avoir exercé dans la recherche scientifique, en particulier sur le changement climatique, je me sens toujours comme

un chercheur, mais d'un autre ordre. À l'instar de bien d'autres, j'entame cette quête d'une écologie véritable en étant convaincu que pour cesser de polluer le monde, nous devons d'abord nous tourner vers l'intérieur de nous-mêmes. C'est là que nichent les réponses qui nous manquent pour justifier de ne plus servir nos seules idées, mais de nous mettre véritablement à servir le monde.

Chapitre 1

Revenir au réel

L'être humain a pu bâtir la civilisation industrielle moderne grâce à l'utilisation d'une quantité colossale et toujours croissante d'énergie, notamment de sources fossiles. Cet accroissement de notre usage de l'énergie est indissociable des changements que nos modes de vie et nos sociétés ont connus depuis plus de cinquante ans. Nous avons façonné le monde en fonction de nos désirs et de nos peurs, en pensant construire un monde supposément idéal. Mais nous avons dépassé les capacités régénératrices de la planète et nos sociétés modernes créent beaucoup de souffrances partout sur Terre.

La crise climatique devrait être comme le réveil qui sonne et nous sort d'un rêve. Elle pointe les limites de ce rapport au monde. Nous nous sommes coupés du réel et confinés à un espace mental, considérant que la nature doit non plus seulement subvenir à nos besoins élémentaires mais coller à nos désirs. Nous sommes déconnectés de la réalité physique de la biosphère et de la nature. La situation écologique nous demande d'identifier les racines de notre

volonté de transformer le monde, et de comprendre pourquoi nous nions le réel et ne parvenons pas à accepter ce qui est. Pourquoi le réveil sonne-t-il si bruyamment sans pour autant nous tirer de notre rêve ? Ferions-nous semblant de dormir ? Notre première tâche, et l'enjeu primordial, est de déconstruire les schémas qui nous conduisent vers la destruction du monde, et cela passe par un autre rapport à notre corps, au temps et à l'espace. Nous devons réapprendre à nous relier au réel.

Nous savons mais n'agissons pas

J'ai découvert l'ampleur de la crise écologique au début des années 2000. J'étais alors étudiant et ce sujet était encore peu diffusé auprès du grand public, mais la question climatique émergeait peu à peu grâce aux efforts de quelques scientifiques et militants. Pour moi qui prêtait une oreille de plus en plus attentive à cette problématique, les chiffres que je lisais étaient un choc, car leur ordre de grandeur annonçait l'absolue nécessité de revoir notre modèle de société de fond en comble. J'ai ressenti qu'il s'agissait là *du* grand défi de notre époque, comme toutes en connaissent, et cette intuition a significativement réorienté une partie de ma vie. Je me souviens à quel point j'essayai cette bascule intérieure et la naissance d'un engagement profond.

Une vingtaine d'années plus tard, il paraît impossible d'ignorer la crise écologique que nous traversons. Réchauffement climatique, destruction massive de la biodiversité, pollution de l'eau et de la terre, appauvrissement des sols qui nous nourrissent... Partout et de plus en plus souvent, les médias en parlent, les scientifiques continuent

d'alerter et les militants de protester. La situation, qui s'aggrave d'année en année, était encore débattue, critiquée, et sa réalité remise en cause à la fin du xx^e siècle. Désormais, une grande partie de la société, politiques et entreprises compris, s'accorde à faire de cette crise globale l'ostensible priorité du xxi^e siècle.

Cet accord collectif apparent sur l'imminence du danger a été long à se manifester. Il résulte des conséquences visibles des déséquilibres du vivant, de la pédagogie et du militantisme d'un nombre croissant de citoyens engagés, ainsi que de la prise de conscience de la gravité de ce qui nous attend si nous ne changeons pas radicalement d'attitude et de comportement. Cette évolution dans les priorités peut dès lors susciter l'enthousiasme, car elle manifeste l'aspiration de quantité de citoyennes et de citoyens à participer à une transformation majeure de notre société. Malgré cela, cette conscience ne se traduit pas encore en actes, ou du moins insuffisamment. Comme d'autres, une question m'obsède, qui dresse devant nous un autre défi tout aussi réel : pourquoi agissons-nous si peu alors que nous savons tant de choses ? Comment pouvons-nous être à ce point tétanisés face à l'avenir qui se profile et ne pas bondir pour s'atteler au changement pendant qu'il est encore temps ? Si nous avons échoué à retourner cette situation, c'est peut-être une question de temps, mais c'est aussi, sans doute, que nous n'avons pas su remonter aux causes intimes et *appuyer sur le bon bouton*. Il est très probable que nous fassions fausse route dans les voies que nous empruntons collectivement.

Le fossé qui s'est creusé entre l'humain et la nature n'a pas que des conséquences sur notre environnement. Les crises sociales plongent souvent leurs racines dans les bouleversements qui affectent celui-ci, comme c'est le cas pour les

migrations, les crises sanitaires, la perte ressentie de pouvoir d'achat... Les guerres aussi ont de plus en plus souvent des causes environnementales, telles une sécheresse ou une tension pour l'accès à des ressources. Nous avons créé et vivons dans un système qui corrode les liens des humains entre eux et au reste du vivant. C'est pourquoi toutes ces crises mettent en péril notre organisation politique, nos démocraties, nos institutions et notre capacité à faire société. Les relations entre ces crises sont au cœur de nombreux travaux de recherche, notamment ceux que mènent les partisans de la théorie désormais bien connue de l'effondrement. Cette théorie, qui soulève des débats, part de l'évidence que toutes les composantes de nos sociétés sont connectées entre elles, et s'intéresse aux répercussions des chocs, en particulier écologiques, sur toute notre organisation sociale. Ce monde au bord du précipice semble fou et les artistes, scientifiques et penseurs de tous bords ne cessent désormais d'en pointer les absurdités. Néanmoins, nous poursuivons notre chemin, tel l'orchestre du *Titanic* jouant alors que le navire avait heurté un iceberg.

La lecture globale de la situation n'est plus l'apanage de quelques activistes bien documentés. Alors pourquoi cette inertie ? Un individu qui agirait avec un tel déni ou une stratégie d'évitement si forcenée face à un danger avéré nécessiterait incontestablement une psychothérapie ! Il faudrait capter dans son inconscient les raisons de ces comportements destructeurs. De même dans notre inconscient collectif, quels mécanismes obscurs pourraient expliquer l'immobilisme de nos sociétés ?

Un défi qui nous concerne tous

Quand on chemine pour comprendre cette situation, il est essentiel de mesurer l'écart entre le niveau actuel de notre impact écologique et celui qu'il faudrait atteindre pour préserver un futur acceptable. En l'occurrence, il est plus simple de le calculer pour la question du climat que pour d'autres enjeux écologiques, par exemple la perte de la biodiversité. Sur la question climatique, la science et les chiffres nous aident clairement non seulement à regarder la réalité en face, mais aussi à localiser les actions à engager et à apprécier dans quelle mesure elles permettraient de réduire avec succès nos émissions de gaz à effet de serre. Pour quantifier nos impacts, nous disposons en effet d'outils qui nous épargnent la simple projection de nos espoirs ou de nos inquiétudes.

Cet écart est bien différent selon que nous habitons ici ou là, et il dépend indéniablement de nos modes de vie. En France, le chiffre de la division attendue de nos émissions de gaz à effet de serre pour stabiliser le climat était d'un facteur 4 dans les années 2000, mais en 2020, il est désormais d'un facteur 5, voire 6. Si nous voulons créer un monde plus durable, il faut donc diviser par au moins 5 ou 6 nos émissions de gaz à effet de serre, et cela nous demande de révolutionner en profondeur nos façons de construire, de nous chauffer, de nous nourrir, de nous déplacer, de nous divertir, etc. Rappelons-nous qu'un aller-retour Paris-New York en avion ou la consommation d'une dizaine de kilos de viande de bœuf importée du Brésil dépensent déjà le budget carbone produit de cette division par 5 ou 6... Nous avons donc un objectif clair et nous disposons de l'intelligence scientifique et technique pour évaluer nos actions. Cet objectif agite quelques diplomates pendant de grandes

messes internationales, mais ne trouve aucune traduction effective dans un répertoire de mesures qui transformeraient catégoriquement nos manières de nous organiser et de vivre collectivement.

Cet immobilisme a plusieurs origines. L'une d'elles est la dimension planétaire inévitablement complexe de cette problématique. À ce titre, elle est différente d'autres crises environnementales. Vous avez peut-être entendu parler de ce que l'on appelait par souci de simplicité le *trou de la couche d'ozone*. Il y a quelques décennies, ce problème était au centre des préoccupations des militants écologistes. Pour le résoudre, il a suffi de remplacer dans nos systèmes de réfrigération les gaz qui détruisaient l'ozone stratosphérique. Il fallait une volonté politique commune, exprimée dans un protocole international, en l'occurrence celui de Montréal signé en 1987. De fait, nos vies n'en ont pas été impactées. Alors pourquoi le protocole de Kyoto ou l'accord de Paris sur le climat n'ont-ils pas le même retentissement ? À l'inverse du trou de la couche d'ozone, la question climatique concerne toute notre vie dans ses moindres interstices et pas simplement les gaz dans nos réfrigérateurs. Le climat change sous l'effet de nos émissions de gaz à effet de serre qui, comme je l'ai dit, sont tout autant liés à la manière dont nous mangeons, travaillons, nous déplaçons, nous chauffons, voyageons, nous amusons...

En France, et plus généralement dans le monde occidental, qui est le plus gros consommateur d'énergie, notre immobilisme reflète aussi le besoin de modifier notre approche des problèmes. L'histoire de la société française est marquée de clivages et de luttes. Alors, par habitude, nous appréhendons cette crise pourtant inédite comme un nouveau rapport de force. Nous avons coutume d'aborder les grands enjeux de société avec un filtre relativement manichéen. Ce qui signifie